

LES MANIFESTATIONS

Du même auteur

Mère agitée
Seuil, 2002,
et « *Points* » n° P 1093

C'est l'histoire d'une femme qui a un frère
Seuil, 2004

NATHALIE AZOULAI

LES
MANIFESTATIONS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-114457-4

© Éditions du Seuil, août 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

A mon père

« J'appelle fiction la violence faite à la
réalité afin de satisfaire une hypothèse. »
Aristote

Nous sommes bras dessus bras dessous, nos trois bouches hurlantes. Un type s'approche, il est quasiment sous nos mentons mais nous ne cillons pas. Nous gardons notre allant, nous ne posons pas. Nous avons probablement le sentiment de mériter cette photo, d'incarner un moment historique.

C'est une photo en noir et blanc. Pendant des années, elle a trôné sur la commode de ma chambre malgré les protestations de ma mère qui m'y trouvait affreuse et vociférante.

Au dos, une main a écrit : Anne T., Emmanuel T., Virginie T., 1986.

Qui de nous trois a pu penser qu'on oublierait ?

I

1995

Nos derniers mots sur le perron fusent entre les vapeurs qui s'échappent de nos bouches. Ils s'intercalent comme des haleines de fantômes, bouffées blêmes revenues du passé, signes indistincts que nous envoie le futur. C'est un nuage qui nous enveloppe. Je voudrais qu'il nous ceinture, que jamais Anne et Emmanuel ne s'éloignent. Leur voiture disparaît au bout de l'allée.

Ils sont arrivés à l'heure, m'ont couverte de fleurs et de champagne, un peu trop d'ailleurs. Ils m'ont dit que ça les calmait de quitter la ville, que c'est si apaisant une famille harmonieuse, chaque chose posée à sa place, les billets de train pour les prochaines vacances déjà rangés sur le bureau, le succulent café qu'Alain passe des heures à préparer.

Alain est biologiste dans un laboratoire. Son travail consiste à scruter des matières vivantes posées sur des lamelles de verre très fines en écoutant France Musiques. C'est un homme calme et minutieux. C'est un homme qui s'immerge dans la matière, à qui elle ne fait jamais peur. Lorsque je l'ai rencontré, je n'en revenais pas de le voir fabriquer, réparer, rien ne le désarmait ;

il regardait les choses comme le soldat évalue la plaine. Il m'a d'ailleurs appris, au fil des ans, à ne plus m'affoler devant elles, à cesser de penser que les dangers viennent de là, les dangers ne viennent jamais de là.

Avec les années, ces dîners sont devenus de plus en plus rares. La plupart du temps, Emmanuel ne séjourne pas assez longtemps à Paris pour qu'on puisse se voir, mais parfois il décide que c'est nécessaire, qu'il ne rate-rait ça pour rien au monde et il m'appelle, nous serons là le 22, c'est impératif, je n'ai pas le choix, je ne proteste jamais. Au contraire. J'aime qu'ils viennent à la maison, je m'y prépare des jours à l'avance, je les reçois comme une mère ses enfants, moi, qui ne faisais pas un pas sans eux, me voilà donc devenue une sorte d'aînée. Je les écoute me raconter leurs vies mouvementées, les voyages d'Emmanuel, les patients d'Anne, ses colloques, nous rions, Alain remplit nos verres. Parfois ils stoppent net et demandent : et vous ? Nous ? Eh bien, nous, rien de spécial, nous vivons, les enfants grandissent, la vie quoi... Je réponds dans un sourire qui éclaire chacune des platitudes que je viens d'énoncer, ce n'est pas un sourire forcé. Chacun reprend une gorgée de vin, Emmanuel s'étire et ils enchaînent.

Un dimanche chez mon beau-frère, les enfants regardaient la télévision, c'était le Grand Prix de Monza, je crois, ma belle-sœur me racontait le divorce douloureux d'une amie, mais moi, je tournais la tête vers l'écran pour voir les voitures se ravitailler, le commentateur appelait ça des arrêts au stand. Je cherchais à quoi me faisaient penser ces ralentissements, ce bourdonnement en surchauffe qui brusquement s'interrom-

paît pour laisser passer les bruits de la vie normale, ça m'obsédait. Quand j'ai enfin trouvé, j'ai souri. Ma belle-sœur n'a pas compris. Cette surchauffe, c'était la conversation d'Anne et d'Emmanuel, l'ironie qui monte en régime, les réparties qui fusent à grand renfort de mots étrangers, une intensité qui ne pouvait tenir que par les pauses que nous marquions lorsque nous revenions à nous, la maison, le travail, les enfants, la vie quoi...

Et quand ils passent le portail, c'est la même tristesse qui me prend chaque fois. Leurs éclats de rire s'émoussent dans la distance, un monde se retire et pourtant, je n'ai qu'une envie, me carapater contre le torse d'Alain et goûter la tranquillité qui revient; je retrouve alors mon sillage, ma famille, mes enfants, ma maison légèrement en désordre – parce que pendant le moment qu'ils étaient là, je n'ai pas voulu me montrer trop ménagère, à ranger tout ce qu'on dérange dans un dîner, les disques, les bouteilles, à débarrasser trop souvent les plats – juste ce qu'il faut pour me rappeler l'ordre profond qui sous-tend tout ça. Et quand je me couche, je dis à Alain que je l'aime, même si dans la salle de bains je le maudis, je le méprise, je n'ai que des mots durs, des reproches concernant son manque d'humour, de fantaisie, sa manière de préférer les longs séjours à la campagne aux longs-courriers et ainsi de suite. Je suis là à me démaquiller et je pense que c'est ma faute si j'ai fait ce choix-là, qu'avec Anne et Emmanuel j'avais eu mille occasions de rencontrer des garçons plus délurés mais que j'ai choisi celui-là, qu'on n'a que ce qu'on mérite. J'en suis à mon deuxième coton, le premier était noir de crasse, peut-être à cause des cigarettes

qu'Anne allume l'une après l'autre, je n'ai plus l'habitude des atmosphères enfumées, mes gestes sont lents ce soir, je fais le tour de chaque œil, consciencieusement, en douceur, pour ne pas froisser la peau si fine, ne pas la rayer, je reviens sur les ailes du nez, le menton, ces reliefs que je parcours tous les soirs me semblent neufs, ils appartiennent à un autre visage.

Anne et Emmanuel. Je les entends qui parlent dans la voiture, qui gloussent parfois, cette pauvre Virginie, comme elle doit s'ennuyer dans sa banlieue... elle est devenue comme sa mère... on n'échappe pas à son milieu. Je les entends comme si j'y étais, j'y suis, cachée sous la banquette arrière, et je prie pour qu'ils reviennent sur la qualité de notre accueil, sur ce plaisir que, malgré les années, nous avons encore à nous voir, sur le café d'Alain, sa gentillesse. Oui, mais tout ce temps qu'il passe dans la cuisine ! Tu ne trouves pas ça bizarre, toi ? Pourquoi bizarre ? Je ne sais pas, on dirait qu'il se planque, il fait ça chaque fois, tu n'as pas remarqué ? Non... si... peut-être... en tout cas, plus ça va, plus il m'ennuie... Plus je frotte et plus le coton noircit, on dirait que je vais chercher la crasse en profondeur, là où d'habitude je ne vais pas, ma peau commence à s'irriter, j'ai les joues en feu, je suis au bord des larmes quand soudain j'entends crier. Un cri aigu, un cri horrible. C'est Laura.

Une seconde, je songe qu'elle fait sa première crise d'épilepsie – il y en a dans la famille d'Alain – ou une méningite et, dans la même seconde, je ravale mes plaintes déplorables, des sornettes qui ne sont rien à côté de ce cri, de cette peur que j'ai de voir mourir ma

fille. Je bondis hors de la salle de bains, je me précipite dans sa chambre, je touche son front, il est frais, je m'assois un instant pour la regarder dormir, la voilà maintenant qui sourit, puis je remonte sa couette et je sors. Dans le grand lit, comme pour remercier le ciel de ce simple cauchemar, je me love contre Alain, je lui dis que je l'aime très fort et cette fois, je le sens bien, il n'y a plus aucun mépris dans le ton de ma voix, tout mon dépit a reflué dans cette peur. Dehors, il pleut. C'est calme et bon, le clapotis de la pluie sur notre toit de tuiles. J'essaie de m'endormir dedans, d'enfermer le temps de ma nuit dans cet écoulement de clepsydre mais c'est impossible. Je pense encore à ce trajet qui les ramène vers Paris, à ces mois, ces années qui nous séparent de notre prochain dîner, à nos vies qui auront le temps de creuser leurs différences. Anne est psychanalyste, elle vit seule avec son fils depuis qu'elle a quitté Vincent, c'est, comme on dit, une intellectuelle parisienne, toujours entre deux soirées, deux colloques. Elle m'appellera dans quelques semaines. Emmanuel est libre comme l'air, il mène sa vie de correspondant à l'étranger, il pourra se passer six mois, deux ans, avant qu'on ait de ses nouvelles. Avec lui, on ne sait jamais. Je ferme les yeux comme des poings pour ne plus entendre leurs voix vives, moqueuses. Je me concentre sur le bruit de la pluie mais en vain, l'averse s'amenuise et ne couvre plus rien. Et puis le souffle d'Alain commence à se faire plus régulier. Les voix mollissent enfin, je ne les entends plus que par intermittence puis plus du tout. Je me blottis contre Alain, je le bénis, il sera toujours là pour nous protéger, les enfants et moi, il est

notre socle, Emmanuel et Anne ont beau tout avoir, ils n'ont pas ça, ils n'auront jamais ça : un homme droit et fiable, une maison que personne ne viendra démolir. Des paroles de petite fille à qui l'on vient de raconter l'histoire des trois petits cochons. Je m'appelle Virginie Tessier et je ne suis pas juive.

D'emblée, j'ai aimé la famille d'Anne, son appartement spacieux, tout ce luxe. Son père était un avocat réputé, sa mère ne travaillait pas. Elle était fille unique, mais il y avait toujours du monde chez eux, des cousins, des tantes, des amis qui passaient. Souvent on me priait de rester dîner. J'allais dans le bureau de son père, je téléphonais à mes parents, je prenais une toute petite voix pour qu'on ne m'entende pas, je disais que je ne pouvais pas refuser et que, bien sûr, on me raccompagnerait, ce qui, la plupart du temps, était faux. Car je ne demandais rien à personne, je faisais la courageuse qui n'avait pas peur de marcher dans les rues la nuit alors que j'en tremblais, mais jamais je n'aurais laissé cette peur me gâcher le plaisir d'être là. Au début, j'étais si intimidée que je restais de longs moments à discuter avec leur employée de maison philippine, Josy. Nous parlions anglais, je disais que c'était pour m'entraîner mais personne n'était dupe. On ne me bousculait pas, on ne se moquait pas ; on me laissait prendre mes marques, apprivoiser les sensations d'un nouveau monde.

Un jour, en rentrant de chez eux, j'ai dit à ma mère que je voulais me convertir, devenir juive. Elle était en train de préparer un bœuf bourguignon – les légumes, la viande un peu grasse, les oignons. Je la regardais faire avec une vague sensation de nausée et je m'amusais à

phrasé, leurs voix ne portent pas.

Je zoome sur le visage d'Anne, je ne veux voir que son beau visage en train de crier, comme si c'était une manifestation pour elle, rien que pour elle, comme si toutes nos manifestations de jeunesse n'en avaient été que les répétitions et qu'elle avait attendu ça toute sa vie.

Les gens commencent à s'en aller, je vois même des mères venir lui dire au revoir en s'excusant d'avoir envie de partir, Anne ne les retient pas, Anne leur sourit et reste seule sur la place avec ses slogans misérables, les mains dans les poches. Moi aussi, je devrais partir, cesser d'être là, devant cette femme qui n'est plus mon amie, mais je n'y arrive pas. Il n'y a peut-être plus qu'elle et moi, dans un face-à-face obstrué par les buissons, peut-être m'a-t-elle aperçu... Elle s'arrête de crier.

Dans le viseur de ma caméra, je scrute son visage, je suis tel un tueur à gages incapable de tirer sur sa cible, je voudrais la tuer, je ne peux pas, c'est le visage de ma jeunesse, on ne tue pas le visage de sa jeunesse, le jour décline, Anne est à Massada, Anne est enfermée, Anne est assiégée, Anne n'entend plus rien, et regarde l'esplanade de la mairie comme on regarde la mer. J'arrête de filmer

